Document generated on 07/18/2025 2:08 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Tirer la langue, tremper sa plume

Hélène Boissé

Number 84, Winter 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13481ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Boissé, H. (2000). Tirer la langue, tremper sa plume. *Moebius*, (84), 27–35.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hélène Boissé

Tirer la langue, tremper sa plume

Chaque fois que j'écris, je crée une quantité non négligeable de moi, de vous: sans la présence d'autres identités, elles aussi composées d'ombres crues et de lumières, aucun «je» ne s'inscrit ni ne saurait faire exister, et la vie demeure indéfinie, néantisée. Nous avons besoin de ce miroir mappemonde, afin de nous différencier et, plus tard, de pouvoir communiquer ensemble. Ainsi j'écris seule, mais habitée: de plus en plus encre noire mon imaginaire est ce miroir dont à son tour l'écriture témoigne. Bien sûr, ça s'écrivait déjà au moins clandestinement avant que je ne développe cette conscience. Toutefois, avant l'écriture, je croyais que la vie allait s'arranger d'elle-même.

Avant que je choisisse d'écrire pour être vraie, ou pour être moi, c'est selon, je n'avais aucun imaginaire personnel à honorer, aucune mémoire. J'étais héréditaire jusqu'à la moelle, une fiction autographiée par d'autres mains, engouffrée par d'autres langues, qui ne me prêtaient aucun espace de parole. J'ignore pourquoi j'ai tellement appris à me taire avant d'apprendre à parler une langue respectable, je n'ai pas accès à cette information, mon père est décédé, ma première mère est tôt entrée en religion et la seconde a choisi de partir avant terme. Je n'ai pu me résoudre à imiter jusqu'au bout un de ces trois personnages, investis de générations d'autres. J'ai dû me séparer d'eux, de même que d'autres pairs et mères d'infortune, avant d'entrer en scène et, en écrivant à mon rythme et péril, leur remettre pudiquement ce qui leur appartenait, les secrets qu'ils avaient déposés sur moi, les interdits, les impressions d'être une personne à part entière, c'est-à-dire une auteure de fictions et d'autres réalités.

Avant de lire, à seize ans, *L'Avalée des avalés*, de Réjean Ducharme, je ne saisissais pas davantage le côté fictif de la vie en général, que le côté relatif de ma petite histoire: j'étais coincée. Ensuite, j'ai senti que je venais de parcourir une espèce d'autobiographie résiduelle et combien sublime, et mon sentiment d'impuissance s'est altéré, un peu. Du coup, et en m'identifiant à Bérénice Einberg, j'ai secrètement cessé de me ranger du côté de l'hérédité, bien que je ne prisse pas encore ni en toutes lettres mon parti, qui concernait la création. Bref, ça allait mal pour moi, et ça allait seul. Aujourd'hui, ça va moins mal, mais j'ai vraiment besoin de mes mains pour vivre et pour l'écrire à toutes les personnes que je rencontre chaque jour dans mes miroirs de chevet.

Quoi qu'il en soit, pendant la lecture de *L'Avalée des avalés*, je pris appui sur Bérénice, ce double idéal, et mon enfance fut admirablement vengée, sans que j'aie eu à quitter mes frêles repères. D'imperceptibles moignons humains poussèrent au bout de mes bras et, beaucoup plus tard, à la relecture de ce roman de formation, ces moignons se transformèrent en de puissants embryons d'ailes. J'avais des ailes, là où le monde entier n'identifiait que des mains serties de menottes. Avant d'utiliser ces armes blanches pour écrire, j'avais surtout eu besoin, afin de justifier mon existence, de porter comme un flambeau la vie des autres. Mais cette vie impersonnelle était toujours en danger, et je n'arrivais jamais à la sauver une fois pour toutes, afin d'être libre d'accéder à moi-même. En écrivant je continue d'aller au bout de cette vie des autres sur moi, dans le but d'exhumer la mienne et d'en traduire les aléas et les fictions. Jusque-là, cette vie s'était plutôt présentée à moi par le siège, jamais par le texte à écrire. À mon insu, je m'étais quand même fabriqué, je m'en apercevais, un solide imaginaire de papier. Celui-ci me permettait maintenant, une phrase et un jour à la fois, outre la rédaction d'œuvres surfaites ou figées, des extases de pure création, à travers lesquelles je prenais l'air, le pouls du monde à ma portée.

Finalement, envers et contre tous, les personnes de pouvoir et les héréditaires, les isolés vifs et les indigents aussi, je m'accordai cette ultime impermission d'écrire. Je balançai par-dessus les épaules mes secrets de fille, de famille et de société, des générations entières, et j'écrivis, pour me donner un corps. Cela me permit de «revenir à moi», comme on dit, en dehors des autres mais sans les quitter des yeux.

Je n'oublierai pas de sitôt le moment où moi, Hélène B., j'ai vraiment fermé les yeux devant le monde qui m'habitait, afin de sauter la tête première dans l'encrier que Bérénice Einberg avait abandonné sur ma table de chevet. Je tolérais enfin d'avoir aux yeux de mes proches et de mes lointains l'âme assez noire pour écrire l'innommé jusqu'ici, l'inénarrable jusque-là. Je consentais à ne plus me taire d'avance, à ne plus blanchir à outrance la langue des autres, quitte à leur laisser ce que je leur avais de toute évidence toujours laissé sans mots dire, c'est-à-dire le droit de s'inexprimer sur l'essentiel, de raconter des histoires. Je laissai à toutes les personnes qui le désiraient le choix de se blanchir elles-mêmes ou, pour l'exprimer autrement, la liberté de raconter ce qu'elles voulaient, de la manière dont elles le voulaient. De toute façon, ce n'était jamais vraiment des autres qu'on parlait ou écrivait. Peu importait ce qu'on exprimait, cela ne pouvait être que des versions et des visions de la vie *selon* soi. Cela ne me privait plus autant de moi-même, c'était le début du miracle, qui dure encore et, quand j'y songe, je vérifie aussi que je n'ai jamais eu rien à dire: je me contenais, ce n'est pas pareil. Aujourd'hui, je ne réponds plus qu'en souriant d'urgence aux appels de ceux qui crient au loup. Bien sûr, c'est plus simple de sourire au milieu d'un texte en train de s'écrire que devant une vraie personne déguisée en loup.

Je n'écrivais pas, mais ce n'était pas par crainte de la page blanche: je ne connais pas cette peur. La peur qui m'est familière ressemble à celle qu'impose invariablement la loi martiale des uns et des autres, ou leur vérité ecclésiastique, leur intégrisme sans issue et dénaturé, tout ce qui ne mène pas une personne à sa propre

expression, ce qui ne lui permet pas de trouver au milieu des autres sa propre définition du monde, peu importe ses origines, sa race ou sa culture.

La page blanche est mon plus grand rêve d'auteure: de temps en temps le matin, j'aimerais me réveiller le cœur tranquille.

En attendant et entre deux mots, on dirait que je choisis sans cesse le pire, le plus difficile à exprimer, le «je» né de mes rapports aux autres et au monde, ce vocable miniature qui témoigne de ma réelle entrée en écriture, suivi du verbe être: je suis, et j'affirme que je suis. Je suis ce que j'ai vécu et ce que je n'ai pas écrit de mes mains, qui ne sera quand même plus jamais à réécrire. Car écrire, c'est comme vivre ou voyager, cela vous réaménage un intérieur. Le monde va bien chaque fois que je rentre moi aussi chez moi, je m'en rends compte à chaque page. L'écriture que je pratique, c'est l'héritage «Ducharme» en moi, je n'en revendique aucun autre. Utiliser ce «je» découvert à la lecture d'une écriture autre est vite devenu une affaire de cœur, personnelle de surcroît. Munie de ce pronom personnel et naïf d'auteure, pronom sans lequel je n'écrirais pas plus maintenant qu'avant l'écriture, d'un crayon à mine HB et de ce seul prénom personnel «je», car c'en était un, je cessai d'être assujettie à des désirs qui, même s'ils m'étaient familiers, ne m'étaient d'aucune identité. Trempée d'encre de la tête aux pieds, j'ai téléphoné aux Autres:

— Je voulais vous remercier pour le miroir que vous m'avez offert en m'offrant le monde. Simplement, il n'existe plus. Ce matin, en faisant ma toilette, je l'ai laissé tomber dans la cuvette de porcelaine. Vos voix se sont mises à crier au secours. J'ai supporté de vous entendre parler plus fort que moi pour la dernière fois. C'était peut-être plus facile pour vous lorsque je n'étais personne, et ce le fut même pour moi, déjà. Mais je ne désire plus que vos histoires d'étroites ou de grandes personnes entrent en moi par la grande aorte. J'ai cassé le miroir, j'assume la pleine responsabilité de cet acte réussi. Me voici quitte pour sept ans d'écriture à

la première personne que j'ai mal aimée à travers vous. Je ne suis plus votre livre mémoire.

— Qu'est-ce que tu racontes là?

— Je pars en voyage.

J'ai tiré la chaîne avant de raccrocher, pour qu'ils s'entendent entre eux, sans passer par moi.

En fin de compte et malgré la part d'inénarrable contenue dans tout ce qui s'écrit entre révélation et fiction de soi, il est étonnant de découvrir ce qu'on peut sauver de la perte et de l'ennui lorsqu'on élève ces matières brutes jusqu'à une possible expression. Tout se passe comme si l'écriture permettait aux réalités conscientes ou souterraines qu'elle élabore de s'incarner, de se textualiser et d'engendrer une progéniture qui a déjà l'âge de ses passions, contre l'aliénation même. Car je prétends, en me référant à mes expériences de lecture et d'écriture toujours en train de me *ré*alphabétiser, que se donner une parole offre derechef à l'autre un imaginaire, lui aussi recevable et visitable par un autre, et transformable sans fin. En ce qui me concerne, la lecture a été le premier mensonge à la vie et à ma mère, l'écriture, la première affirmation.

J'ai puisé dans les miroirs de l'Autre (dans une grande diversité de miroirs) l'alphabet nécessaire à l'exploration et à la fondation de mon «je». C'était avant l'écriture que j'étais une auteure doublée d'une narratrice (et d'autres personnages, plus ou moins obscurs et faméliques) dépossédée de son histoire intime et sociale, plongée dans une espèce de néant d'être et d'avoir été inutile au mauvais moment. Maintenant et chaque fois que j'écris, la vie s'arrange, un peu.

Je reconnais que cet imaginaire d'encre et de papier qui est mien continue de m'être offert par le vaste monde, le proche et le lointain, le visible et l'indivisible de soi, le vivable et l'intraitable, et qu'il m'appartient, ou de le recycler ou de faire comme si je n'y étais pour rien. Je choisis de l'utiliser et de me confier à lui, parce qu'il représente la seule explication valable. Je ne cherche plus d'autorité en dehors de cette langue à soi (la mienne, la vôtre), sans cesse remise en état de bruire.

Le silence ne sauve personne pour toujours, il n'est qu'une chambre où tenir des inventaires.

J'avais fait mienne l'impermission d'écrire que m'accordait ou ne m'accordait pas, encore une fois, c'est selon, mon entourage multimédia. Mais un jour j'ai rompu ce pacte, que je n'avais d'ailleurs jamais signé. J'ai lavé ce silence, dans lequel trempaient mes racines, mes doigts, et sorti au grand jour ma langue de poche. Et j'ai pratiqué l'écriture en direct, j'ai plongé pour toujours (oui, oui, il me reste un ou deux absolus, qui servent mon écriture) au cœur de la syntaxe et du néant le plus évité en général dans la vie, soi. Pas le moi, ce n'est pas une affaire strictement personnelle mais *trans*-personnelle, car enfin j'ai des yeux pour voir, *mais le soi.* Je suis le courant de ce monde. J'ai d'abord conçu le fantasme de passer à l'acte d'écriture, afin de libérer le monde de moi. Ensuite, ayant saisi qu'il s'agissait davantage de l'exact contraire, j'ai tranché le faux cordon ombilical entre l'Autre et moi, cette espèce de laisse avec laquelle quelques-uns retiennent le reste de la planète attachée à un pieux jusqu'à ce qu'elle périsse, et j'ai écrit. Écrire me rapproche des autres, je m'en aperçois. Mémoire et contrebande sans relâche, pour chacun.

Cette question, «écrire ou perpétuer le néant, l'inconnaissance?», je me la suis des milliards de fois posée. Je fus souvent sans réponse, avant d'opter pour l'écriture, quand même trop tard pour la pratiquer naïvement. Il s'agissait de m'élever contre la torture, ou l'interférence muette de ce silence, surmoi des unes et des autres au cœur de ma vie. Peu à peu cette parole que je prenais déterrait, exhumait le texte caché, l'initialisait, me désinstitutionnalisait juste ce qu'il fallait, des discours appris par corps et tenus par la majorité, plus sentencieuse que silencieuse. L'écriture était beaucoup plus qu'une simple livraison d'émotions. C'était une ultime tentative afin de survivre en direct, et non plus en différé, en se taisant sur l'essentiel. Aujourd'hui seul m'apparaîtrait impudique un certain refus de prendre une parole de chair et d'eau vive.

Écrire, ne pas écrire. Je n'avais rien à être avant de commencer à écrire. Ma vie fut longtemps écartelée

entre ces deux extrémités. Me taire ou ne pas me taire entière? Toute institution encourage, semble-t-il, la parole du sujet. «Parle, ma fille, dis ce que tu as sur le cœur, mon fils.» C'est l'institution théorique de la démocratie. Mais dès que l'un et l'autre vont ouvrir la bouche, les voici attrapés par le morceau le plus tendre, le «je», les voilà reniés, une fois, deux fois. Ensuite, on désapprend à conter sur le dur de sa langue, sur les doigts de sa main, et sur les autres. Et on écrit, clandestinement d'abord. Et on raconte des histoires qui font de soi, enfin, un auteur qui n'est pas un modèle pour personne.

Au début de l'écriture, long, long début, en même temps que je ressentais une irrésistible pulsion textuelle (presque primaire), une tendance irrépressible favorisant l'expression de la fiction (qui est le plus souvent un état second, et fécond), j'ai détourné la langue au moins soixante-dix-sept fois avant d'étouffer la bouche pleine. *Avant* de me décider à attraper mon sujet par la peau du «je».

Je suis devant celui-là, et j'ai peur, d'une peur qui, pourtant, n'empêche plus l'écriture. Au contraire, cette peur de n'être pas à la hauteur de ma parole en propulse la syntaxe et la pousse au bout de son expression. C'est dans ce processus, toujours en train de s'accomplir et de se renouveler, que **ça** a commencé à s'écrire, et que **je** continue. Je suis métaphysiquement une auteure, née de l'écriture, et pour elle. Je ne cherche qu'à débrouiller les pistes entre elle, moi et monde, qu'à proposer une autre lecture à la vie, moins immédiate, moins langue maternelle, plus poétique. Plus intime, peut-être, c'est-à-dire plus imaginaire personnel, qui inviterait l'autre à explorer ses propres légendes.

M'apparaît ceci, finalement, à savoir qu'écrire, même de la fiction, et toute écriture est fiction, parole différée, ne (se) justifie (en) rien, ne demande surtout pas à être justifié. La fiction ne donne qu'un sens (é)mouvant à la vie qui, elle, est toujours en train de s'écrire, de manière préverbale d'abord, de se frayer un chemin, à travers soi et à travers tout autre, même celui qui n'écrit pas et n'écrira peut-être jamais. La fiction

impose, ou propose un vécu à la personne qui écrit et qui n'a pu écrire avant d'apprendre à lire à même les regards des autres et à même la vie. Ces regards sont notre premier lexique, et notre première réserve d'encre. Ce n'est qu'ensuite que des livres viennent à soi (dictionnaires, précis de grammaire, contes, romans, recueils de poésie, etc.), dans le désordre des uns et des autres, s'appelant les uns et les autres, dans l'unique but de combler cette part de soi qui manque à la littérature, et la part de littérature qui manque à soi, parts sans lesquelles aucune existence, ou expérience, n'est réellement manifestée.

Aujourd'hui, je ne peux que me ranger du côté des minorités, ou encore du côté du texte qui veut s'écrire, par moi ou par d'autres. La vie a besoin d'encouragement, répétait Romain Gary, de toutes les manières possibles. Pour encourager cette vie et la remettre en forme, il suffit de l'attraper par le fond, de lever quelques interdits, de défier censures et censeurs, quelques-uns extérieurs et d'autres, plus intimes, c'est tout ce qu'on peut en dire, et de s'abandonner au plaisir et à la création d'un texte qui ne peut être écrit que par soi. Je refuse toutes les prisons des langues maternelles, même si c'est de cet héritage que j'ai tiré ma langue, et toutes les prisons de n'importe quel «je» ou «nous», qui ne sont plus que des pronoms personnels relatifs, c'est-à-dire qui n'enveloppent plus, à mes yeux, ni l'individu ni la collectivité. Au contraire, chaque «je» de chaque auteur(e), privé ou public, ne doit permettre à son lecteur que de s'affranchir lui-même, trouver sa voix.

Comme l'écrit Michel-François Lavaur, professeur et éditeur en France, à travers trois petits vers qui forment un magnifique haïku, publié dans *Haïku sans frontières*:

Le héros est mort
à la première ligne
du roman que je voulais écrire.

Après cette mort, il ne reste devant la feuille ou l'écran, qu'un auteur qui écrit ce qu'il peut, au passé,

au présent ou à l'avenir, du moins je l'imagine. Cet auteur est doublé d'un grand nombre de narrateurs ou de personnages comme lui bousculés par la vie qu'ils voient s'agiter autour, des interpellés qui quelques fois rêvent de ne plus autant sacrifier ni le meilleur ni le livre auxquels ils consentent déjà et depuis longtemps, sans oser l'écrire.

Bien sûr, je vante ici quelques-uns des mérites de l'écriture, et d'autres états de chair et de grâce textuellement transmis par elle. Je mets aussi en évidence cela qui donne un pouvoir à la vie pendant la vie, ce pouvoir de pousser son minuscule «je» dans le monde, ce «je» qui n'est pas un autre, enfin de l'assumer dans les rapports qu'il entretient avec l'univers, qui sont une magnifique occasion d'en tirer d'extrêmes conjugaisons, qui vont peut-être, qui sait, tirer la langue à certains qui choisiront, bientôt et à leur tour, de tremper leur plume et de s'écrire.